

## " LA PLUS BELLE NOTE C'EST.... "

**Marc Sautreau**

Je me souviendrai toujours de ce dimanche. Debout au fond de l'église je m'apprêtais à remonter la nef derrière le cérémoniaire de chœur. Revêtu d'une aube blanche, le visage de cire, les mains jointes je me sentais important et fragile.

Lorsque la cloche retentit le brouhaha des chaises et des bonjours courtois s'arrêtèrent net et alors que la procession commençait à s'étirer je restais là immobile, déliquescent. Les Grandes Orgues venaient de déverser sur moi un torrent de notes qui me paralysait. L'église était vite noyée dans ce torrent tourbillonnant et violent ; les basses profondes oppressaient la poitrine ; les notes se jouaient de l'architecture pour rebondir sur les voûtes ; puis elles finissaient par s'éteindre laissant l'écho prolonger leur vie au milieu de celles qui jaillissaient à leur tour. Je sentais de grands frissons envahir ma tête, j'avais l'impression que le reste de mon corps avait fondu sur place. C'était la première fois que je ressentais de telles sensations, j'étais en dehors du temps et de mon corps, au-delà et au dessus ; dans ce monde de plénitude je me sentais attiré irrésistiblement. Était-ce Dieu qui parlait ainsi aux hommes ? Un coup de pied discret mais franc me ramena à la réalité ; je m'empressais de rattraper les quelques mètres de retard et repris ma place dans la procession.

Je restais bien absent le reste de la cérémonie tout encore rempli de ces émotions que personne ne pourrait partager ni même comprendre.

Dès la fin de la messe je me dépêchais de me changer dans le local des clercs qui jouxtait la sacristie et retournais aussi vite que possible dans l'église pour écouter les orgues accompagner la sortie de l'assemblée ; mais les grandes portes de Saint François de Salle s'étaient déjà refermées, les orgues s'étaient tues et il ne restait que les vibrations des derniers accords auxquelles se mêlaient des parfums d'encens et des odeurs de bougie.

Je quittais les lieux tout empreint de sentiments divers ; quelque chose de profond m'habitait, une force intérieure me possédait mais cette apparente sérénité était mêlée d'angoisses. Il fallait que je revienne au plus vite pour revivre cet instant, mon corps et mon esprit le réclamaient comme une addiction, comme un appel irrationnel à une liaison sans retour.

Je traversais le boulevard Malesherbes pour rejoindre la rue Jouffroy où j'habitais. Les feuilles d'automne tombaient des marronniers ; pour éviter une mort pourtant annoncée elles se laissaient porter par le vent retardant l'instant fatal où elles se poseraient. Comme elles j'errais sans jamais vouloir rentrer ; je savais qu'à l'instant où je franchirai le seuil de la maison toutes ces vibrations, ces instants merveilleux m'abandonneraient.

Je me décidais cependant à rentrer animé d'une force mystérieuse qui me soufflait : " Rien ne sera plus comme avant... "

Ce dimanche fut l'un des plus longs et tristes de ma vie. Dès la fin du déjeuner ma sœur et mon frère plus âgés partirent rejoindre leurs amis tandis que mon petit frère de neuf ans plus jeune et gravement malade était couché. Maman profitait de ce temps calme pour corriger ses copies et Papa pour s'adonner à son passe-temps favori : "le montage et la sonorisation des films de vacances". D'habitude je ne m'ennuyais jamais. J'étais créatif, je m'inventais des mondes, construisais des objets insolites. Mais ce dimanche là un étrange sentiment m'habitait. Mélancolique et rêveur j'avais le visage plaqué sur la fenêtre de ma chambre. Dehors il pleuvait, j'avais l'impression que Paris s'était subitement éteint, la rue Jouffroy était sombre plombée par ce ciel lugubre de début décembre.

Je regardais les gouttes de pluie ruisseler lentement sur la vitre ; parfois une larme de mon visage se mêlait à cette descente sans fin. Mon esprit était ailleurs, j'entendais encore ces accords puissants déversés par les grandes orgues ce dimanche matin. Je ressentais encore toutes ces vibrations qui m'avaient paralysé, bouleversé, envouté. Je devais comprendre pourquoi cet instrument majestueux dont on n'apercevait que de grands tuyaux rangés soigneusement et dressés vers le ciel m'avait envoyé un message : "Viens, je t'attends ..."

Un petit rayon de soleil fit son apparition, les gouttes de pluie se mirent à scintiller comme des diamants ; mon cœur abandonna sa tristesse et se sentit soudain plus joyeux rempli d'espérance.

Le jeudi suivant en fin d'après-midi j'avais rejoint la paroisse pour la réunion hebdomadaire des enfants de chœur. Dès la fin de celle-ci je traversais l'église sombre pour sortir quand j'entendis du bruit et vis de la lumière à la tribune de l'orgue. La porte qui permettait l'accès était entre-ouverte. Je la pouvais doucement et me retrouvais devant un escalier en colimaçon. Il faisait noir et froid. J'hésitais longtemps pour finalement m'aventurer dans cet escalier. L'orgue commença à jouer une musique mystérieuse, cela amplifiait cette ambiance pesante. Je me mis à trembler de peur et de froid mais si cette situation était impromptue elle était au fond de moi tellement désirée que je continuais mon irrésistible ascension. Tout à coup des pigeons qui avaient élu domicile se mirent à voler au dessus de ma tête me faisant sursauter. L'odeur de fientes était insoutenable ; tout ici ressemblait à un château hanté, je sentais mon cœur battre fort dans ma poitrine ; je m'empressais de terminer les quelques marches qu'il me restait à franchir pour atteindre la tribune.

J'étais sur la dernière marche. Une porte en bois se dressait devant moi, je l'entrebâillais et penchais ma tête. Je ne voyais qu'un grand meuble en bois foncé et percevais des odeurs de cire. A côté du meuble une paire de chaussures à talons était soigneusement rangée ; juste à côté, posé par terre, un chauffage à infrarouge. L'orgue s'était mis à jouer plus fort. En redressant la tête j'aperçu une femme gracile dont le visage était éclairé par une petite lampe jaune. Il faisait si froid qu'un petit nuage blanc sortait parfois de sa bouche. Elle regardait droit

devant elle une partition ; ses mains virevoltaient, se suivaient, se croisaient ou s'éloignaient l'une de l'autre avec une élégante agilité ; ses jambes bougeaient comme dans un ballet enchainant avec ses pieds pointes et talons et malgré tout cela son corps restait dans un subtil équilibre.

Je regardais cela avec mes yeux d'enfant, émerveillé ; je sentais mon visage comme transfiguré. Je ne me rendais pas compte que mon corps appuyait de plus en plus sur la porte qui finit par s'ouvrir entièrement dans un grincement strident. L'orgue s'arrêta, je vis l'organiste se lever et dans la pénombre se diriger vers moi.

- Que fais-tu ici ? c'est interdit de monter.  
me dit-elle avec un ton sévère qui me liquéfia.

- je..., euh...

Rien ne sortait de ma bouche et je me mis à sangloter. Alors son ton s'infléchit pour devenir affectueux, presque maternel.

- Tu sais qu'il faut une autorisation pour venir à la tribune, et puis c'est dangereux de monter cet escalier si peu éclairé.

Reprenant petit à petit mes esprits je lui racontais ce qui s'était passé le dimanche précédent, cette rencontre qui m'avait bouleversé, cette révélation qui m'avait emporté et cette soif indicible de découvrir, comprendre, apprendre.

- Bon alors écoute, je vais tout t'expliquer mais tu me promets de ne jamais remonter de ton propre chef !

-C'est promis ... lui répondis-je avec une voix encore tremblotante...

Elle me prit la main et me fit assoir sur le banc à côté d'elle.

Elle me détailla tout le fonctionnement de ce merveilleux instrument si complexe : la soufflerie autrefois actionnée par une ou deux personnes mais maintenant électrifiée ; le sommier ce grand matelas en bois sur le quel sont insérés et rangés soigneusement tous les tuyaux, les plus grands et gros devant.

-Ici il y en a environ deux mille !! me dit-elle.

-Certains dépassent les dix mètres le tout est contenu dans cet immense buffet en bois qui est derrière nous.

Je me retournais pour voir cette façade richement sculptée qui se terminait à ses extrémités par deux tourelles. Et puis vint la console ! Celle-ci ressemblait pour moi à un cockpit d'avion. Il y avait des boutons partout.

Elle dominait le haut de l'église comme suspendue dans les airs. J'étais émerveillé, bouche bée. J'avais posé ma main sur l'un des montants de la console comme pour me l'approprier je la serrais de toutes mes forces.

Je me souviens que l'organiste me demanda si je connaissais les instruments de l'orchestre. Cela tombait bien car j'écoutais souvent à la maison Pierre et le Loup de Prokofiev mais aussi le conte musical Piccolo et Saxo.

-Alors tu vois l'orgue c'est comme un grand orchestre, tu as les violons, les flûtes, hautbois, clarinettes, trompettes. Tu as trois claviers et un pédalier.

Chaque clavier possède ses propres instruments qu'on appelle des registres. On peut les jouer seul mais aussi les mélanger. Quand on joue "plein jeu" il faut de

la force dans les mains et dans les doigts et encore plus si on ajoute d'autres registres comme les jeux d'anche.

Elle tira plusieurs registres, appuya sur plusieurs pédales et pris ma main.

-Voilà appuie sur une note.

Je me rappelle avoir eu beaucoup de mal mais j'étais fier. C'était ma première note à l'orgue ; ma petite main avait réussi à enfoncez une touche qui aussitôt émis un son riche, mélange savant de nombreux instruments.

Elle continua de me donner d'autres détails dont je ne me souviens que partiellement comme l'importance des chaussures sur le pédalier ; celles-ci devaient être plates pour ne pas abimer le bois mais aussi pour que le pied ne glisse pas sur une autre note non désirée.

Quand elle me parlait ses yeux transparaient d'amour pour son instrument et moi la bouche ouverte je buvais ses paroles comme hypnotisé.

-Bon maintenant tu dois partir, tes parents vont s'inquiéter.

-Vous pouvez me jouer quelque chose avant de partir ?

-Elle regarda la partition devant elle ; je vais te jouer la Passacaille de Jean-Sébastien Bach mais tu écoutes un peu et tu te sauves.

Regardant la partition je vis des notes et des signes dans tous les sens. Cela ne faisait qu'ajouter de la grandeur à cet instrument mais aussi à cette femme organiste. Elle était capable de déchiffrer tous ces codes, de maîtriser tous les mécanismes complexes de l'orgue et cela avec facilité mais aussi respect et amour ; elle était pour moi une divinité.

Elle commença à jouer au pédalier cette basse profonde qui vous oppresse ; puis ses mains se posèrent sur les claviers et il y eu un grand crescendo. Les orgues se mirent à déverser sur moi ce torrent de notes, riche d'harmonies et de vibrations qui m'avait tétanisé quelques jours auparavant. Cette nouvelle rencontre avec l'orgue, en ce jour devenue si concrète, venait de charmer tous mes sens ; elle m'avait aussi apporté une parfaite certitude :

"Je veux faire et je ferai de l'orgue".

Après avoir fait un au revoir de la main et dit un merci qu'elle ne pouvait entendre au milieu de cette symphonie de notes je redescendis les escaliers prudemment et rentrai chez moi le cœur léger, d'un pas sautillant, heureux, avec un sentiment de jubilation, une sensation de plénitude.

Le dimanche suivant au cours du repas, moi qui étais d'habitude réservé surtout pour exprimer des sentiments, je profitai d'un moment de silence ce qui est rare pour une tablée de six personnes... pour prendre la parole et annoncer d'une voix assurée :

- Je veux faire de l'orgue comme celui de l'église.

A quelques jours de Noël je venais de mettre mes parents dans l'embarras.

- De l'orgue ? tu es sûr mais d'où te viens cette idée ?

Je ne voulais ou ne pouvais leur exprimer tout ce que j'avais vécu en si peu de temps et ce désir absolu qui ne me quittait plus. Alors je réitérai mon affirmation en baissant la tête :

- Je veux faire de l'orgue et puis c'est tout.

Dés lors mon accordéon que j'avais eu deux ans auparavant se transforma vite par un astucieux bricolage en clavier ; sur le mur de ma chambre j'avais collé avec du scotch des tuyaux d'orgue découpés dans du carton. Je m'imaginai à la tribune en train de jouer pour l'assemblée et je m'appliquais à reproduire tous les gestes que j'avais pu voir de cette organiste si bienveillante avec moi.

Mes parents comprirent vite l'importance que j'avais donné à cette révélation même s'ils ne percevaient pas tous les sentiments qui m'animaient.

Maman pris, dès les vacances de Noël passées, rendez-vous avec le directeur du Conservatoire de Musique du 17<sup>ème</sup> arrondissement.

Je me souviens encore de cette scène mémorable. Le directeur était un homme ventru avec une barbe bien taillée. Il était en costume cravate.

Il était assis à son bureau, nous étions debout ; il ne s'adressa qu'à moi.

- Alors "Jeune Homme" tu veux faire de la musique ? Tu as quel âge ?

- J'ai dix ans, Monsieur.

- Et tu veux faire quel instrument ?

- De l'Orgue Monsieur

- Ah Ah Ah Ah Ah Ah Ah Ah !!!

Son gros rire moqueur m'avait liquéfié.

- Tu es trop petit, tu ne peux pas toucher les pédales, et puis pour jouer de l'orgue il faut déjà savoir jouer du piano. De toute façon je n'ai pas de place en classe de piano mais avec tes bonnes joues je te vois bien faire de la trompette !!

Je repartis rouge de colère.

Je fus inscrit au conservatoire en classe de solfège et chant choral mais refusai tout compromis quant à l'instrument.

Mes parents, à qui je dois pour cela une reconnaissance indéfectible, achetèrent un petit orgue électronique. Je me mis à travailler seul des petits morceaux de tout style et j'étais fier de mes progrès. Mais très vite il me manqua quelque chose, j'avais un sentiment d'inachevé, de satisfaction incomplète.

Une aube nouvelle allait me combler. Mon père fut amené à prendre un nouveau travail à Reims. Nous quittâmes Paris pour la ville des Sacres. J'avais treize ans.

Maman démissionna de son poste de professeur dans le public pour intégrer l'école privé de La Maîtrise de La Cathédrale.

Dés lors tout alla très vite je rencontrai le directeur de la maîtrise qui était aussi titulaire des orgues de la Cathédrale. Il me mit en relation avec une organiste premier prix de conservatoire. Elle me donna des cours pendant plusieurs années dans diverses églises de Reims puis chez elle où elle avait acquis un orgue à tuyaux d'étude.

Dés ma première année de cours je jouais déjà aux offices à la demande de plusieurs paroisses ; au début c'était surtout pour accompagner les chants puis un

peu plus tard pour assurer toutes les parties de la messe: entrée, offertoire, communion et sortie.

La félicité absolue vint quand on me confia les orgues de l'église Saint Maurice. C'étaient des orgues signées Cavaillé-Coll, ce célèbre facteur d'orgues du XIXe siècle. J'étais comblé. Ce fil invisible qui me liait à ma première rencontre avec l'orgue ne s'était jamais rompu ; au contraire il me renvoyait sans cesse à mes premiers émois si forts. Je le sentais chaque jour plus présent, plus solide. Quand j'arrivais dans l'église je faisais toujours le même rituel. Je commençais par fermer les yeux pour entendre l'orgue au fond de moi puis je faisais le tour du buffet comme un pilote qui inspecte son avion avant tout envol. Enfin je passais ma main sur la console comme pour lui dire "Bonjour" mais surtout "Merci".

Je dois tellement à l'orgue. Il m'a révélé mon don et ma passion pour la musique. Bien sûr j'ai appris la complexité de son fonctionnement et de la coordination des mouvements, la complexité de l'écriture, de l'interprétation et de l'improvisation. Grâce à lui j'ai pu aussi découvrir tant de merveilleux compositeurs à commencer par le plus grand, le génie absolu : Jean-Sébastien Bach.

La musique était devenue omniprésente dans ma vie. Je travaillais toujours avec un fond musical et quand je saturais de mes cours, mon stylo se transformait en baguette de chef d'orchestre ; je mettais la musique à fond et debout devant ma chaîne Hifi je n'hésitais pas à remplacer les Karajan, Abbado ou Harnoncourt dans les symphonies de Beethoven, Mahler ou la messe en si de Bach.

Mais l'orgue m'a apporté bien plus encore.

Quand les écueils de la vie, les doutes et les blessures de l'adolescence s'étaient dresser devant moi l'orgue était devenu ma raison d'être, mon meilleur ami, mon refuge où je trouvais force et courage, paix et sérénité.

Quand il est difficile d'exprimer tout ce qu'un cœur ressent, je pouvais le dire avec des notes. Je ne jouais jamais le même morceau de la même façon. Suivant les jours, mes joies, mes peines, mes tourments je changeais le tempo ou les registres pour donner des couleurs différentes à mon interprétation. L'orgue était mon miroir, le reflet de mon âme.

Au delà de moi-même l'orgue m'a fait grandir et aimer les autres. Quand je répétais en semaine j'entendais la porte de l'église s'ouvrir et se fermer. Je pensais alors à ces personnes qui étaient là pour prier, implorer, pleurer, remercier ou tout simplement s'abriter, se réfugier, se poser, réfléchir. Je me sentais missionné pour les accompagner dans cet instant fragile.

Cette mission je la ressentais encore plus fortement quand je jouais pour des enterrements ou des mariages. Tantôt je soutenais la détresse devant la mort puis à d'autres moments j'accompagnais ces grands moments de joie et de bonheur.

J'avais ainsi découvert la compassion, l'amour profond pour les autres. Je vivais une mystérieuse compréhension des pensées et des sentiments, une connexion sans parole entre cœurs.

Quand sur le dernier accord plaqué les notes et leur écho finissaient par s'éteindre, je laissais mes mains posées sur le clavier ; je repensais à ma première rencontre et à tout ce qui m'avait été permis de vivre grâce à l'orgue. Les yeux fermés je goutais cette indicible plénitude où le temps est suspendu. Parfois la plus belle note c'est...Le Silence.